
L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LA SOIF SYMBOLIQUE

Encore plus que la faim, la soif est une douleur ; poussée à l'extrême, elle devient un affreux tourment : ceux qui meurent dans les tortures n'ont pas faim, ils ont soif.

Dans la symbolique du désir, la Soif tient la première place, parce que le désir inassouvi, comme la soif, peut être un pénible tourment pour l'esprit et pour le cœur, pour l'âme qui les anime tous deux. Tout désir procède d'un amour non satisfait : c'est sans doute pourquoi les Anciens attachaient Eros, l'Amour enfant, à la symbolique du désir, comme ils y attachaient la Soif.

La Symbolique chrétienne exprime dans ses écrits et dans son iconographie emblématique deux soifs, symboles des deux grands amours qui gouvernent le monde : l'Amour de Dieu, du Christ, pour l'âme de l'homme, et l'amour de celle-ci pour son Dieu, pour son Sauveur.

Cette soif de l'âme humaine, de l'âme sainte, pour Celui de qui descend tout bien sur elle, l'iconographie des premiers siècles chrétiens nous la symbolise de plusieurs manières : des colombes, des paons, des oiseaux, boivent dans la coupe qu'emplit le sang divin, où picorent le raisin eucharistique : le cerf et sa biche, les agneaux et les brebis penchent sur de claires fontaines où sur les quatre sources qui sortent du monticule mystique ; plus tard ce sont des griffons, des animaux divers qui se dressent pour se désaltérer dans des vasques débordantes.

Et toutes ces images symboliques sont régies par le texte d'un psaume de David : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô mon Dieu. Mon âme a soif du Dieu vivant[1]… ».

À cette expression de véhément désir, le Christ répond en maints passages des Évangiles, notamment en saint Jean : « Dans le temple de Jérusalem... Jésus debout dit à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive[2] ».

Sur un pilier bas ou socle ayant servi de crédence près d'un autel, et relégué au siècle dernier dans les servitudes agricoles d'un vieux prieuré campagnard des environs de Carentan (Manche), une inscription (Fig. I) du XVIe siècle ou du début

---

[1] David, *Les Psaumes*, XLII (Vulgate, 41), Sc. 3.
[2] Saint Jean, *Évangile*, VII, 37.

du XVII[e] siècle portait ces mots : SIQ SIT VENIAT AD ME ET BIB, qu'il faut lire ainsi : *Si quis sitit veniat ad me, et bibat,* « Si quelqu'un à soif qu'il vienne à moi et qu'il boive ». Au bas ce de texte évangélique, le cœur blessé du Rédempteur verse son flot de vie dans la coupe eucharistique[1].



Fig. I. — Inscription sur pierre aux environs de Carentan (Manche), XVI[e] siècle.

Ici l'inscription et le motif du socle breton ont la même signification mystique que les buires ou les aquamaniles de même époque qui versent leur filet d'eau purificatrice ou rafraîchissante par la blessure d'un cœur qui ne peut être que celui du Sauveur. J'ai donné jadis plusieurs représentations de ces objets dans l'ancienne revue *Regnabit.*

Tournons quelques pages de l'Évangile de saint Jean : nous y lisons que, sur le Calvaire, cloué à la croix patibulaire, Jésus « sachant que tout était achevé, et afin que l'Écriture s'accomplit, s'écria : J'ai soif[2] ». Alors ceux qui venaient de le crucifier lui portèrent aux lèvres, au bout d'un roseau, une éponge imbibée de vinaigre.

Et la spiritualité chrétienne a pris, entre autres textes ce mot « j'ai soif », l'avant dernier que le Rédempteur ait dit avant de mourir, pour en faire le symbole littéraire de la soif éprouvée par lui à l'endroit des âmes rachetées au prix de son sacrifice. C'est ce que disent, en même temps qu'ils évoquent l'un des tourments corporels du Sauveur, le vase, le roseau et l'éponge figurés près de la Croix dans toute l'iconographie chrétienne.

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] Document reçu de M. le Chanoine A. Lerosey, ancien Directeur au Grand Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.
[2] Saint Jean, *Évangile*, XIX, 28.